

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France } Un an 6 f
Six mois 3 f
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur } Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Panama de Gradaille

INONDATION DE MISTOUFFLE

CAUSETTE DE VACHER AVEC UN ANARCHO



Pourriture et Misère

Tandis que le Panama militaire va son train-train scandaleux, le populo continue à patauger dans la mistoufle noire.

Ce serait à croire — si le prestige de l'armée n'était pas l'atout de la partie — que ce Panama de galonnards n'a été inventé que pour nous mener en bateau.

Comme dérivatif à la question sociale ce ne serait certes pas trop tocard — s'il n'y avait un « mais » qui rend cette binaise improbable :

Le remède vaudrait le mal !

Il faudrait supposer les dirigeants devenus complètement loufoques pour admettre qu'ils aient choisi, de gaieté de cœur, un cataplasme pareil.

Evidemment, les jean-foutre de la haute marchent toujours quand il s'agit de tourneboulter le populo — mais encore faut-il que ça ne leur retombe pas sur le blair !

Or, si le pot-aux-roses se découvre, ça puera fort la mouscaille faisandée, et il sera enfin démontré que les traîtres éclosent dans l'armée kif-kif les asticots dans la charogne.

Donc, c'est pas leur jeu — en tant que dirigeants — de remuer cette pourriture.

Mais voilà, la garce de société actuelle étant basée sur un continu et permanent mangement de nez, non content de bouffer le populo, les jean-foutre de la haute se bouffent entre eux !

Réjouissons-nous du fourbi, nom de dieu ! Les sacripants ne se déconsidéreront jamais assez.

Ainsi, à l'heure actuelle, c'est l'armée qui est sur le gril — et ça pue bougrement le roussi.

Je dis « l'armée ! » Ce n'est pas assez dire : c'est la fine fleur de l'armée, le dessus du panier du militarisme — la gradaille qui entoure le ministre.

Si la séquelle du ministère de la guerre est tellement blette qu'elle tombe en marmelade, que doit être le reste !

Ah foutre, mince de cacade !

Les quotidiens ne désemplissent pas de débinages et d'accusations : les uns partent en guerre pour Dreyfus, les autres pour Esterhazy — et, d'un côté comme de l'autre, c'est la haute clique galonnarde qui trinque !

Y a là-dedans un tel salmigondis de généraux qu'une truie n'y retrouverait pas sa marmaille :

C'est l'Esterhazy, dont le képi a des allures de casquette marlouprière, et dont on vient de sortir une trifouillée de lettres où s'étale en plein le patriotisme du type : son dada serait d'être capitaine de uhlands, et de sabrer cent mille Parisiens.

Ce qui n'empêche pas le mec de se proclamer patriote jusqu'au bout des arpiens.

Il n'est pas cochon son patriotisme ! Et il n'est pas le seul parmi la gradaille à être patrouillard de cette façon.

A part l'Esterhazy, voici le colonel Picquart qui passe aussi à la casserole — dans l'autre clan ! On l'accuse d'avoir chapardé des paperasses et d'avoir maquillé des documents pour innocenter Dreyfus.

Et puis d'un côté, de l'autre, c'est les protecteurs muets sur qui les marrons commencent à dégouliner : c'est le général Boisdefre, son copain Billot, cette grosse ventrassé de Saussier, le général Pellieux.....

Et j'en oublie, nom de dieu ! La liste complète serait plus longue que les litanies trélines.

—0—

Comme je l'ai déjà dégoisé, pour ce qui est de nous autres, bons bougres, on n'a qu'à reluquer le spectacle, — en nous tamponnant le blair pour ne pas être asphyxiés.

Par exemple, ne soyons pas assez truffles pour nous ranger dans un clan ou dans l'autre. C'est ça qui serait poire de notre part! Que peut nous foutre l'innocence de tel ou tel galonnard?

Vis-à-vis du populo ils sont tous coupables, nom de dieu!

Coupables d'un crime plus grave que celui d'avoir bazaré des secrets de polichinelle à des galonnards d'Allemagne.

Coupables d'être les porte-rapières de la bourgeoisie : d'être des sabreurs prêts à occire les prolos et de rêver des retours de Semaines Sanglantes et de massacres kif-kif celui de Fourmies.

Dans le Panama militaire une seule chose doit nous mettre en joie : c'est la déconsidération et le mépris que tous ces scandales vont déverser sur l'armée.

Or donc, réjouissons-nous si on ouvre les vannes des grands collecteurs : qu'il en dégouline, tant et plus, de la boue et de la pourriture, — et que les quotidiens en débordent!

Si seulement, dans l'inondation, la société bourgeoise pouvait sombrer, mince de veine!

—o—

Mais foutre, si on a raison de rester plus froid qu'un glaçon, devant le Panama militaire, ce n'est pas à dire que nous manquons les sujets de manifester notre rage.

Voici l'hiver, — et avec l'hiver la mistoufle monte!

C'est sa bonne saison, nom de dieu!

Tandis que les richards la mènent joyeuse, emmanchent des gueuletons à chier partout, organisent des bals et des soirées d'un luxe mirobolant,

Le populo n'en mène pas large!

Y a des fouldititudes qui font ballon plus souvent qu'à leur tour, — et se foutent au pieu sans croûter.

Et ceux-là — qui peuvent se foutre au panier, — sont encore du nombre des bidards.

Combien, non contents de se brosser le ventre, sont réduits à refiler la comète?

Parmi ces mistouffiers, y a bien quelques marioles qui savent se faufiler dans les piôles libres, — mais ils sont bougrement rares!

L'autre semaine, une trifouillée de purtins s'étaient nichés aux Champs-Élysées, dans les turnes qu'on démolit pour l'Exposition de 1900.

Ils ne faisaient de mal à personne, ne gênaient personne!

N'empêche que la police a fait une descente dans la baraque et les a fait déguerpir.

Veut-elle donc les pousser à bout, les exaspérer, leur faire voir rouge?

On le croirait nom de dieu!

—o—

A côté de ces mistouffiers qui s'accommodent sans groumer de leur dèche, y en a une chiée d'autres que la mistoufle démolit en plein.

Oh, elle ne leur infuse pas la révolte!

Loïn de là! Elle les fait dégringoler dans les bas-fonds de la désespérance.

Et alors, au lieu de maudire la garce de société qui les tue, ils s'en vont en silence, glissent dans la mort sans faire de pet : allument un réchaud ou s'en vont à la Seine, boire leur dernier bouillon.

Et leur disparition fait moins de bouzan que la bassinoire Dreyfus! Rien d'épatant à ça : des déchards qui sombrent dans la mort, — pour les chameaucrates, — ça ne tire pas à conséquences.

—o—

Eh bien, puisque ces purtins, — toute cette foulditude de victimes que la misère déquille — n'ont plus le nerf de clamer leur douleurs,

C'est à nous de nous atteler au turbin!

Faisons du fouan, nom de dieu! Nous n'en ferons jamais de trop.

Et ne perdons pas de vue que c'est pour nous que nous rouspétons, — c'est notre peau que nous défendrons!

En effet, qui peut prévoir ce qui pend au nez?

Toujours Montjuich

A Barcelone se dévide le procès intenté à Francisco Callis et à une kyrielle d'autres pauvres feux, — tous aussi innocents que lui!

Seulement, cette fois, on dirait que le vieux proverbe: « Qui trop embrasse, mal étouffe!... » va se réaliser.

Les inquisiteurs sont à moitié démasqués! Dès le premier jour, l'avocat bêcheur, — le fiscal, comme on dit là-bas, — a été obligé de lâcher pied et d'abandonner l'accusation contre un des accusés.

Et ce n'est foutre pas tout! Les dépositions de témoins venant affirmer que les prisonniers de Montjuich ont été soumis à la torture ont été si précises que le fiscal a bafouillé et a presque avoué qu'ils disaient vrai.

C'est qu'en effet, c'est de la sacrée gnolette qu'une négation d'avocat bêcheur, en face des faits clamés par les témoins : Sébastien Suage, Juan Torrent, Juan Oller, Lorenzo Serra ont affirmé que Callis a été soumis à la torture pendant toute une semaine, qu'on lui a appliqué le casque de fer qui comprime la tête à la faire éclater et, qu'en outre, les geôliers ont « oublié » de lui donner à boire et à manger pendant plusieurs jours consécutifs.

Les mêmes témoins ont assuré qu'Ascheri fut torturé lui aussi et que les tourments seuls le forcèrent à dénoncer à l'aveuglette une demi-douzaine d'innocents.

Et ce n'est pas tout! D'autres témoins s'amènent : Francisco Suis, Juan Casanovas, Jacinto Melich et Antonio Cotemelo. Tous gueulent que, personnellement, ils ont été soumis à la torture et ils crachent les noms des bourreaux à la face des juges.

Puis, pour appuyer sur la chanterelle, Melich ajoute qu'il a reçu plusieurs lettres que lui ont écrit les torturés pour lui demander pardon des accusations que la douleur leur avait arrachées.

Quelle avalanche, nom de dieu! Les faits dévoilés sont si précis, si catégoriques, les preuves tellement abondantes que les juges bafouillent.

Et c'est alors que l'avocat bêcheur a été obligé de reconnaître que les faits dévoilés par les témoins sont vrais... en partie... Turellement ce chat-fourré a emberlificoté son aveu d'une charibotée de réticences.

N'importe, l'enjuonné a beau bafouiller, la preuve que l'inquisition se pratique toujours en Espagne ressort lumineuse de ce procès.

Donc, quel que soit le verdict que les enjuonnés osent prononcer contre leurs victimes, pour les plus sceptiques, c'est aujourd'hui indéniable : les juges et les garde-chiourmes sont les héritiers de Torquemada!

La misère à Madagascar

La semaine dernière j'ai servi aux bons bougres quelques spécimens des abominations que les envahisseurs français se permettent à Madagascar.

Comme on l'a vu, cette cliquaille ne refoule devant aucune scélérateuse.

Rien n'arrête ces monstres : ils sont en pays conquis, par conséquent ils peuvent faire leurs trente-six mille fantaisies.

Ce qu'il y a de gonflant c'est que les bandits dévastateurs sont les mêmes crapules qui, en France, jérémyent jusqu'à perdre haleine sur les frasques des allemands pendant la guerre de 1870.

On nous en serine sur les charpardeurs de pendules! C'est rien de le dire...

Eh foutre, les allemands auraient-ils rafflé toutes les pendules, toutes les horloges, les coucous, les réveille-matin, les oignons, les savonnettes, les chronomètres et les toquantes de France que ce serait encore de la gnolette, comparé à toutes les scélérateuses que commet la gradaille et la bureaucratie à Madagascar.

Entre autres fourbis, je ne sache pas qu'à l'époque où le vieux mec Guillaume se fit couronner empereur à Versailles il ait forcé les pouffasses de la noblaille française à danser à poil devant son état-major.

Or donc, que les patrouillotards nous foutent la paix avec leurs rabâchages sur l'invasion allemande! Qu'ils relouent dans les patelins

que nous dévastons, sous prétexte de colonisation, et ils verront cent fois pire.

— Y a peut-être du vrai dans ce que tu dégoises, père Peinard, seulement tu perds de vue que c'est pour civiliser des sauvages et leur apporter les bienfaits du progrès que ces horreurs s'accomplissent. Le mal qui t'offusque est compensé par beaucoup de bien. Tu sais bien qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs?

— Ouais, quel est l'ostrogoth qui serine pareille pantoufflerie?

Je sais bien que les omelettes se font en cassant des œufs — et les révolutions en cognant sur les jean-foutre, — mais, cré tonnerre, le grand hic est justement de savoir si c'est une omelette qu'on a fait à Madagascar?

Reliquons donc ce qu'il en est.

—o—

Après avoir, la semaine dernière, jaspiné sur la dévastation de la grande île, voyons un peu quel est l'état social que les envahisseurs y installent.

Turellement, pour ne pas être soupçonné d'exagération et de pessimisme, je vais me tuyauter près d'un type qui n'est foutre pas anarcho: Jean Carol, un mossieu qui a été se balader à Madagascar pour le compte du Temps, va nous dire de quoi il retourne.

Avant l'envahissement français, l'esclavage faisait florès à Madagascar. Mais c'était un esclavage bon enfant, pas féroce du tout, — en rapport avec la douceur du climat et le caractère des Malgaches qui sont de chouettes feux nullement sanguinaires.

Malgré l'esclavage et « plus heureux que nous, ce peuple avait résolu, dit Jean Carol, — à sa façon, mais au contentement de tous, — la question sociale. »

—o—

Quand les conquérants se sont amenés dans l'île, on a vivement aboli l'esclavage, histoire de foutre de la poudre aux yeux aux votards de France.

Nos dirigeants n'ont pas tenu compte de l'intérêt des Malgaches.

De ça, ils s'en foutaient autant que bibi d'une décoration. Ils n'avaient qu'un dada: faire avaler la conquête au populo.

Et dam, c'était durillon! Des milliers de troubadés étaient restés là-bas; les rares revenants n'étaient guère que des cadavres ambulants... Et puis, outre ça, l'addition était forte: il en avait coulé des millions!

Alors, nos légumards firent le grand jeu: « Le populo de France est un peuple libérateur, serinèrent-ils. Partout où flotte son drapeau l'esclavage s'évanouit comme la rosée au soleil... »

La pillule était si chouetteusement emberlificotée de confiture qu'elle passa comme une lettre à la poste.

Pour les plus grincheux, l'abolition de l'esclavage excusa bien des choses.

Cré pétard, c'était se payer de mots.

Si, au lieu de se laisser monter le bobéchon par les jean-foutre de la haute, on avait ruminé un tantinet, on aurait vu le traquenard: il fallait se dire que l'Etat ne peut rien offrir de bon à personne et, de fil en aiguille, on en serait venu à conclure que la liberté qu'il administrerait si généreusement aux esclaves malgaches, n'était que la liberté de crever de faim.

En effet, nom de dieu, la liberté toute sèche, sans moyens d'en user, — sans sa base essentielle, qui est la possession de la terre et de tout le bataclan social, — c'est moins que rien, c'est de la couille en bâton!

Les Malgaches ne sont d'ailleurs pas si tourtes que nous les imaginons. Ils ont compris de quoi il retournait. Ainsi, une richarde de là-bas, propriétaire de nombreux esclaves, et à qui Jean Carol voulait tirer les veis du nez, lui répondit: « Qu'importe qu'on ait donné la liberté à nos esclaves! Est-ce que tous les Malgaches, maintenant, à commencer par la reine, ne sont pas devenus les esclaves des Français? »

Voilà l'opinion des maîtres. Quant aux esclaves, Carol ne les montre pas plus enthousiasmés. Eux, non plus, ne coupent pas dans la

bienveillance émanicipatrice des envahisseurs!

« La plupart des esclaves malgaches, dit-il, affranchis malgré eux, ont conçu plus de soupçon que de reconnaissance à l'égard de ces étrangers qui sont venus leur dire: « Nous vous apportons le plus précieux des biens, — la liberté. » Le très petit nombre de ceux qui étaient maltraités par leurs maîtres ont profité du bénéfice de la loi; les autres — une immense majorité — ne se sont pas même posé la question; et rien, à ce point de vue, n'a été changé à Madagascar: il n'y a de nouveau que quelques gens sans domicile. »

Eh oui, c'est comme ça! Et y a fichtre pas à s'épater qu'il en soit ainsi. Il y a trente-cinq ans, lorsque le tsar affranchit les paysans russes, ce fut le même tabac: on les arracha à la terre et on les jeta sur les chemins, sans rien autre que leur dérisoire liberté.

Autant leur aurait valu une vesse de loup! Au surplus, les bons bougres, appuyez-vous la conclusion de Carol:

« Mais il ne faudrait pas se faire illusion. Si l'abolition de l'esclavage à Madagascar n'a pas produit l'effet que des pessimistes redoutaient, elle n'en donnera pas moins un jour de tristes résultats. Avec les noms s'en vont vite les choses. Au fur et à mesure des changements de maître, les affranchis de droit se feront effectivement libres. Dans quinze ans, dans moins peut-être, il n'y aura plus un seul esclave à Madagascar, mais il y aura beaucoup plus de malheureux.

« Grâce à cet abominable esclavage que nous n'aurions pu tolérer plus longtemps sans « rougir devant toute l'Europe », les Malgaches ne connaissent point ce qu'on appelle en pays civilisé les drames de la misère. Chez eux, il n'y avait point de mendiants, à part quelques maniaques dont les gamins se moquaient. La nuit venue, chacun retrouvait son gîte, son foyer. On ignorait ces choses atroces: le meurtre ou le suicide provoqués par la faim, l'abandon du vieillard ou de l'infirme incapables de travailler, l'enfant sans protection arrêté pour vagabondage et traduit devant des juges pères de famille. Patience! Par la vertu du cadeau que nous leur avons fait il pourront bientôt les connaître.

« Alors, ils penseront avec amertume au temps heureux où les gueux de leur espèce n'avaient ni le souci du lendemain, ni l'épouvante que la misère ajoute à tous les accidents de la vie.

« Alors, pareils à nos domestiques, au lieu de la légère corvée familiale dont on s'acquittait à ses heures, ils connaîtront le surmenage et aussi les affronts de la besogne mercenaire qui n'engage pas l'employeur au delà du salaire payé. Au lieu de manger à la table du maître où la différence des conditions s'effaçait deux fois par jour, où s'entretenait le contact sympathique, ils seront nourris à l'écart, voués à cet isolement dédaigneux où s'échauffe l'esprit de révolte. Au lieu de puiser leur résignation dans la certitude d'une vieillesse tranquille, ils vivront constamment sous la menace des « huit jours », du chômage et de l'aventure.

« Alors, pareils à nos ouvriers, ils pourront faire de mélancoliques comparaisons entre les horreurs d'un esclavage paternel et la liberté — si douce! — qu'un règlement d'usine octroie aux travailleurs salariés.

« Mais qu'importe! Qui osera dire que la civilisation ne régnera pas à Madagascar le jour où il y aura plus de juges, plus de prisons, une assistance publique, un mont-de-piété et nn de nuit?... »

Maintenant, il ne reste plus qu'à établir le bilan de la conquête malgache. C'est facile, nom de dieu!

Primo, nettoyage d'une foultitude de troupes envoyés là-bas;

Deuxième, engloutissement de centaines de millions que, toujours bonnes poires, nous carmons sans rechigner;

Troisième, dévastation en règle de l'île par les tigres militaires et les pieuvres administratives: chapardages, viols, assassinats..., toute la lyre criminelle!

Quatrième, extermination des malgaches et acclimatation de la misère dans leur patelin.

Et on appelle ça de la CIVILISATION!...

Zut, alors!

Interview de Vacher

L'éventreur français, le tueur de bergers, n'a pas de veine; le potin du Panama militaire lui fait bougrement du tort, on l'oublie!

C'est le juge instructeur de Belley qui la trouve mauvaise, il renaude salement, car il voit son avancement en péril.

D'autre part, ce chat-fourré mitigé de jésuite avait tiré des plans de longueur pour créer sur Vacher une légende: il voulait le faire passer pour anarcho, — simplement dans l'espoir d'inculquer la haine des idées anarchistes aux pétroquins ignorants.

Pour réussir à vulgariser sa menterie, ce fouille-merde justiciard avait besoin de la complicité des quotidiens; mais ceux-ci, emballés sur une autre piste, lui ont fait faux-bond!

L'animal reste donc avec sa salopise ratée... et Vacher est ce qu'il a toujours été: le digne élève des jésuites.

Voici d'ailleurs des tuyaux que m'envoie un copain, vendeur du caneton, Hamelin, qui prouvent que le monstre est un parfait chrétien et qui peuvent servir à établir ce qu'on appelle aujourd'hui « l'état d'âme » de l'éventreur.

Le hasard mit Vacher, nez à nez avec Hamelin, et ils causèrent! Je laisse le copain raconter ses

DIX MINUTES D'ENTRETIEN AVEC L'ÉVENTREUR (L'HOMME DE DIEU)

Vers les premiers jours de février 1897 j'étais à Agen; j'y passai une quinzaine, vendant les journaux anarchistes et je n'en partis qu'après les conférences de Sébastien Faure.

Je profitai d'une belle journée pour aller vendre dans une localité voisine, à Leirac, à 9 ou 10 kilomètres d'Agen.

A mi-route, dans un vallon, je vis venir un trimard qui montait la côte. Il portait une espèce de sac militaire sur le dos, amarré avec des courroies. Un bâton à la main, il marchait d'un rude pas. Arrivés côte à côte je l'examinai: aux pattes il avait de bons souliers ferrés et si je me souviens bien, il était coiffé d'une casquette à poil et n'était pas du tout déguenillé; il portait de 25 à 30 et avait une gueule intelligente.

Je l'interpellai: « Bonjour l'ami, on trimarde aussi? Un joli temps pour voyager.

Le trimard: Oui, un beau temps. Et d'où venez-vous?

— Je viens d'Agen et vais à Leirac vendre des journaux.

Le trimard: Moi, je me dirige sur Paris.

— D'ici, il y a un sacré ruban à tirer!

Le trimard: J'ai de bonnes jambes; ça ne me fait pas peur.

— Et d'ici là, le long de la route, comment vous démerdez-vous? Travaillez-vous, vendez-vous quelque chose ou tirez-vous le pied de biche?

Le trimard: Ho, je ne suis pas en peine! Du reste, je suis en secours de route....

A cette réponse je le supposais de Paris car je croyais qu'on ne pouvait obtenir de secours de route que pour retourner dans son patelin et je lui dis: « Vous n'avez donc pas pu obtenir de voyager en chemin de fer? »

Le trimard: Si je l'avais désiré je l'aurais obtenu, mais je préfère aller à pattes.... Quels journaux vendez-vous?

— Le Père Peinard, le Libertaire, les Temps Nouveaux, des journaux anarchistes.

Le trimard: Je connais ça! Ils n'ont pas tout à fait tort, le monde va bien mal. L'or domine tout.... Je suis socialiste-chrétien.

— Vous avez raison, l'or domine tout. Il faut détruire l'autorité!... Socialo-chrétien, vous croyez en Dieu, donc?

Le trimard, la physionomie illuminée, extatique: Si j'y crois! Mais je l'ai vu, étant enfant, comme je vous vois!...

Quand j'entendis cette bourde, à part moi, je me dis qu'il y a des types raisonnant sur certaines choses et déraisonnant sur d'autres, — des fous intermittents, — et je conclus que le trimardeur en question était du nombre.

— Vous avez vu Dieu? m'exclamai-je.

Le trimard: Assurément! Et je suis en mission, je suis appelé à faire de grandes choses...

Pour le coup je ne doutai plus d'être en face d'un loufoque; d'instinct, je tâtai mon couteau, il était toujours dans ma poche. « Faites-donc, lui dis-je, que tout le monde vive en

harmonie et pour cela, supprimez la propriété individuelle et l'autorité, de façon que les intérêts particuliers ne soient plus en antagonisme. »

Le trimard: Je fais partie d'une puissante Compagnie qui n'a jusqu'à présent guère agi que dans l'ombre. Mais, bientôt elle travaillera au grand jour. Moi, je ferai de grandes choses. Je suis un rédempteur!

Je supposai qu'il faisait allusion à la Compagnie des Jésuites et je m'étonnai de son langage, car je sais que cette engeance n'a jamais travaillé à l'affranchissement du peuple, ni en secret, ni ouvertement. Bien au contraire, les jésuites travaillaient ferme et de toutes manières à enténébrer et à enchaîner davantage le populo.

Et, de façon évasive, je souhaitai à mon interlocuteur bonne réussite.

Alors, le trimardeur fouilla ses poches et me sortit ses paperasses le signalant comme ayant été bon soldat et sous-off. Les papiers, si ma mémoire est fidèle, étaient au nom de Joseph Vacher.

Je lui répliquai: « Socialiste chrétien et patriote! Alors, les Allemands, les Italiens, les Anglais et autres peuples ne seront pas dans le même paradis, ni le même enfer? S'ils étaient dans le même enfer, ça leur serait peut-être une distraction de continuer à batailler et se déchirer... Et si on les fourre dans le même paradis, n'y a-t-il pas de risque que les haines ne soient pas éteintes et que les luttes d'ici-bas se renouvellent là-haut?... Il ne doit y avoir qu'un enfer et un paradis et Dieu doit être le père à tous, aussi bien des Allemands que des autres? »

Le trimard, hébété. — Toutes les haines tomberont. Je ferai de grandes choses! Dieu est le père de tous et je suis envoyé par lui pour réconcilier tous ses enfants. »

Sur ce, je lui donnai un exemplaire de chaque journal et lui souhaitai bonne chance.

Il me serra la main après avoir manifesté l'intention de refuser mes journaux, sous prétexte qu'il connaissait tout ça et n'en avait pas besoin, — il les garda tout de même et nous nous quittâmes, non sans qu'il m'ait à nouveau répété que j'entendrais parler de lui...

— 0 —

Je ne sais pourquoi, je n'étais pas dans mon assiette... L'homme de Dieu m'avait fait mauvaise impression, comme si j'avais rencontré une bête dangereuse, vipère ou fauve, ou encore le choléra ou la peste personnifié.

Quel pauvre fou! je ruminais. Il a vu un être qui n'a ni pieds, ni rien qui ne peut se voir, puisqu'il n'est rien. Il faut être maboule pour se forger des idées pareilles. Les marottes font semblant de croire en Dieu, parce qu'ils y voient intérêt; ce sont des mystificateurs qui abêtissent la masse pour la rendre plus maléable. Ils serinent au populo qu'il y a un être suprême chargé de récompenser ceux qui auront bien souffert dans ce monde, et c'est quand les malheureux seront morts que ça se passera!

Conclusion de cette morale avachissante: faut toujours se résigner, se soumettre!

Et voilà des siècles et des siècles que la multitude s'esquinte et peine sans trêve ni répit. Pour quel résultat? Pour entretenir une poignée d'aristos, c'est-à-dire de parasites, de feignants, dans l'opulence et la joie.

Opulence tirée du travail, de la sueur des autres; joie, plaisir, jouissance tirés des douleurs et des misères incalculables que subissent les foules.

Et, pour que ça dure, on serine aux peuples de rester soumis et de croire en Dieu: ils seront récompensés au centuple, — dans le royaume des taupes!

Pourtant, au cours des siècles, les hommes auraient bien pu se convaincre que, plus ils ont été soumis, plus ils ont été à plat ventre, et davantage les maîtres les ont pressurés; au contraire, s'ils ont obtenu un peu de liberté et de bien-être, ce n'est qu'en montrant les dents.

Mais non, il semble qu'ils n'ont rien vu!

Ah, ils sont bien de la race de ceux qui ont des quinquets grands comme des phares, des oreilles aussi larges que des portes cochères, — et qui ne voient et n'entendent rien!

Qu'ils le sachent donc: tant qu'il en sera ainsi, ils seront exploités, dominés, malmenés par une poignée de roublards....

Et c'était ce trimard, ce bon soldat, ce bon sous-off, ce fou, cet homme de Dieu, qui m'avait suggéré ces pensées....

A Leirac, la vente des journaux anarchistes n'alla pas fort, — comme trop souvent et dans trop d'endroits!

Le peuple, habitué à vivre dans l'obscurité

4

s'effarouche de la lumière. N'importe! Le travail d'élaboration se fait, et avec de la patience et de la persévérance on arrive à bien des choses.

Et c'est pourquoi j'espère bien voir la fin d'une partie des iniquités — si on de toutes — qui sont en vogue aujourd'hui.

L'homme de Dieu me tarabustait toujours. S'il s'était posé en rédempteur, c'est qu'il croyait en Dieu : c'est de cette croyance que dérive, directement, la croyance en la nécessité d'hommes supérieurs, d'hommes providence.

Il y a des gens qui ont abandonné la croyance en Dieu et ont gardé la superstition des hommes supérieurs : meneurs, directeurs — qu'on les appelle comme on voudra — revêtus d'une autorité.

Ceux-là doivent penser et vouloir pour la masse qui, paraît-il, est inconsciente.

Mais penseront-ils et voudront-ils ce qui serait utile à la masse? C'est peu probable! Placés hors l'humanité par leur situation privilégiée, il y a des chances pour que leur intérêt seul les guide, intérêt qui sera forcément contraire à celui des multitudes qu'ils domineront.

Et les foules, toujours dans l'inconscience, continueront à croupir dans la misère.

Ce qu'il faut donc, c'est que chacun apprenne à se connaître soi-même, à penser et à agir sans mot d'ordre, pour soi, et, comme de juste, sans gêner les voisins avec qui tous rapports, autres que de libre entente et de bon accord, seront incompréhensibles.

A Leirac, je vis un copain, un bourrelier, chez qui je cassai la croûte. Puis je revins à Agen, toujours tourneboulé par le souvenir de l'homme de Dieu.

A plusieurs copains, je racontai ma rencontre du trimard, socialiste-chrétien, ancien sous-off, maboule qui croyait avoir vu le bon dieu étant gosse et avoir été chargé, par lui, d'une grande mission.

Les copains rigolèrent... Je partis d'Agen pour Toulouse, avec Sébastien, et fis un petit tour de France, vendant le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*.

Je ne pensais plus guère à l'envoyé de Dieu avec qui j'avais jaspiné sur la route de Leirac et je n'étais pas impatient du « grand miracle » qu'il devait bientôt accomplir.

Six ou sept mois se passèrent, puis les journaux se mirent à parler de Vacher, l'éventreur de bergers et de bergères, qui s'affirmait *envoyé de Dieu*.

« C'est lui! me dis-je. C'est mon trimardeur rencontré sur la route de Leirac. C'est ça, les grandes choses qu'il devait accomplir... » Je m'explique maintenant l'instinctive répulsion qu'il m'inspirait.... »

Et les journaux de partir en campagne, claudant que la police est mal faite, qu'elle n'est pas assez nombreuse et doit être renforcée.

Pauvres daims! Y aurait-il le double et le triple de policiers, de pandores et de gardes champignons, ce n'est pas ça qui ferait diminuer les attentats à la propriété, ni ceux à la vie humaine, pas plus que les viols et autres horreurs.

Ce ne sont là que des effets, et tant que la cause qui les engendre ne sera pas extirpée, il n'y a pas à espérer d'amélioration.

Cette cause a double aspect : propriété, autorité!

Quand, grâce à la disparition de cette double cause, l'antagonisme, la zizanie, les querelles et les haines entre individus auront fait place à l'entente mutuelle, les crimes et les attentats de toutes sortes diminueront au point de disparaître.

Et, pourtant, en même temps que l'autorité, la police se sera évanouie. Mais alors, en place de l'action gouvernementale, toujours néfaste, se développera l'action de tous, l'initiative individuelle.

Aujourd'hui, nul ne se sent solidaire de ses semblables et on ne porte pas secours à la victime d'une injustice, sous prétexte que juges et policiers sont chargés de cette besogne.

Bien mieux : la victime ne doit pas se rebiffer! L'autorité lui a enlevé le droit de défense, elle n'a que celui de se plaindre ; si elle dépasse la limite, c'est elle qui trinquera, c'est à elle que s'en prendront les autorités!

Que l'Etat disparaisse, et avec lui tous ses fonctionnaires et larbins, et il n'en sera plus ainsi : les initiatives se développeront et elles produiront d'autrement bons résultats que l'a-

platissement de presque tous devant quelques-uns; rien n'ira de mal en pis, bien au contraire! Tout ira de mieux en mieux, jusqu'à parfaite harmonisation.



La Nique aux chats-fourrés!

Ces jours derniers, il vient d'y avoir une représentation bougrement rigouillarde au Palais d'Injustice de Dijon.

L'accusé avait été paumé sur le tas, il y a six à sept mois, en train de soulager le raticchon de Verdonet, une petiotte commune de l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine, du fort magot qu'avait dans son bas de laine le frocard en question.

Le chapardeur, — qui voulait peut-être forcer le raticchon à pratiquer la pauvreté évangélique, — fut reconnu pour être un nommé Petitot, forçat évadé de la Guyane.

Trinballé devant la Cour d'assises, Petitot expliqua sa présence au presbytère en assurant qu'il avait des « relations intimes » avec le frocard....

Cultivaient-ils la terre jaune et sainte? On peut le croire!

Le prétendu Petitot fut condamné; mais le verdict fut cassé et on l'envoya balader sa viande devant les enjuponnés de Chalon qui, ne sachant s'ils avaient affaire au vrai Petitot l'ont réexpédié à Dijon pour plus ample informé.

Or donc, l'autre jour, le problématique Petitot repassait en jugerie à Dijon.

Et, les bons bougres, je vous fous mon billet qu'il s'est payé la hure des écrevisses du comptoir d'injustice, avec un rude galbe.

Certes, à part que le supposé Petitot est une victime de la cochonne de société actuelle, il n'est pas intéressant pour deux liards.

Sûrement, si le type avait germé dans un milieu potable où l'exploitation, l'autorité et toutes les vacheries que ces deux principes mauvais engendrent avaient été de sortie, le bougre n'aurait été ni meilleur, ni pire que le commun des mortels.

Il n'en a pas été ainsi! Embourbé dans la pourriture actuelle, chez lui, les instincts dégouillants ont seuls pu éclore et s'épanouir.

Mais, c'est foutre pas de jauger son « état d'âme » qu'il s'agit.

Ce que je veux coller sous le nez des copains, c'est le résumé de la séance où il a passé en jugerie et où il s'est foutu en grande largeur de la fiole des chats-fourrés :

Dès que la séance est ouverte, le chef du comptoir dit à l'accusé de se lever.

L'accusé, aussi immobile qu'une borne, réplique par un « non! » catégorique.

Le chef du comptoir : Votre nom?

L'accusé : Gnieu, gnieu, crotte et mange!...

Le chef : Votre nom?

L'accusé : Que ça peut te foutre, espèce de Jack l'éventreur! Est-ce que je te demande ton nom, moi?

Le chef : Levez-vous.

L'accusé : Je reste assis, je suis malade! Avec les tortures qu'on m'a fait subir, ce n'est pas étonnant : on m'a mis six mois à l'eau, on m'a roué de coups.

Le chef : Le procureur général prétend que vous êtes Petitot?

L'accusé : Qu'il s'occupe donc du Panama!

Moi je prétends que tu es Ignace de Loyola et que ton procureur s'appelle Torquemada....

Puis, fous-moi la paix et jouez votre comédie sans moi.

Après cet espatrouillant interrogatoire, que j'abrège faute de place, les témoins viennent casser du sucre : tous reconnaissent Petitot!

L'un le reconnaît à ses douilles frisées..., qui ne frisent plus; un autre qui ne l'a pas vu depuis vingt ans reconnaît le son de sa voix, tandis qu'un troisième assure que sa voix est méconnaissable.

Et l'accusé chine les témoins :

« Où as-tu vu que j'ai des cheveux frisés, espèce de grand veau, marmite à faire fondre les... rognons?... Ah bien, vous pouvez sortir cinq millions de témoins pareils; ce que je m'en fous! »

Et, comme un roussin s'amène déposer contre Petitot, il reprend :

« Tu es détective; dans tous les pays du monde ils sont quarante-cinq fois plus bas que la chenille et le crapaud. Tu veux savoir, comment je m'appelle; à toi je vas te le dire : déculottes-toi, mets-toi deux doigts au cul et tu feras deux fois atchoum! atchoum! Tu le sauras. Tu vois bien que je ne m'appelle pas Petitot, espèce de mouffe. »

Et ce n'est pas fini! Comme la kyrielle de témoins continue à défiler, — la plupart n'ayant pas vu la fiole de l'accusé depuis 20 ou 30 ans, ce qui ne les empêche pas de le reconnaître, — Petitot leur rive le bec, sans jamais oublier d'engueuler les juges.

« Ecoutez, qu'il clamait à ces derniers, tous tant que vous êtes, vous êtes dignes d'être empaillés, pour qu'on perpétue votre mémoire. »

Vous pensez, les bons bougres, si le public jubilait de voir les justiciards fessés si richement. Tout le monde en pissait dans ses culottes! Et, à chaque minute, le chef du comptoir roulait ses quinquets en boules de loto, menaçant de faire évacuer la salle.

A force, la rigolade a pris fin : l'avocat bêcheur a ouvert son robinet et les douze jurés ont reconnu l'accusé pour être le vrai Petitot.

Le type ira donc se laver les pieds!

Ce n'est foutre pas ce verdict qui vengera les chats-fourrés des engueulades qu'ils ont encaissées et leur rendra le prestige que leur enlèvement de pareilles comédies.

Que l'accusé soit ce qu'il voudra, il n'en a pas moins galvaudé la justice bourgeoise, Et c'est très bien, nom de dieu!

Embryon Libertaire

J'aurais foutre bien une cargaison de si et de mais à objecter aux copains dont j'ai collé l'appel dans le dernier numéro.

Seulement, c'est foutre pas dans mes habitudes de doucher les enthousiasmes, — quels qu'ils soient.

Tout est utile à la propagande, — hormis l'inaction!

Il est bien entendu que quand je dis « tout », je ne comprends dans ce mot que ce qui n'est pas contradictoire avec les idées anarchistes.

Ceci dit pour que les épilateurs de syllabes, les fendeurs de cheveux en quatre et autres abstrauteurs de quintessence ne torturent pas mon jaspinage pour y voir ce qui n'y est pas.

Et maintenant je cède la place aux copains qui s'adressent

AUX PARTISANS D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE

Nous ne savons encore quel résultat obtiendra l'appel qu'à cette même place nous avons lancé. Aujourd'hui, dimanche, voilà reulement quarante-huit heures d'écoulées.

Nous avons bon espoir! Dans une lettre d'adhésion, on nous demande ce que, une fois un résultat favorable acquis, nous comptons faire : sur quelle base sera établie la colonie? Sera-t-elle agricole ou industrielle?

Nous répondons : nous n'avons aucun projet définitif absolu; les conseils, les renseignements et les moyens que l'on nous fournira et proposera pourront peut-être modifier notre plan premier qui est, actuellement, de nous livrer à la culture maraîchère dans la petite ou la grande banlieue de Paris. L'occasion et les avantages plus ou moins considérables détermineront le choix du lieu de l'expérience.

Nous avons choisi la culture maraîchère parce que, sur un emplacement relativement restreint, on peut accomplir beaucoup de travail, c'est-à-dire s'employer à plusieurs. La culture maraîchère serait donc notre principale occupation et nous écoulons nos produits soit dans un des marchés de Paris, soit aux Halles, soit directement aux camarades qui nous feraient des commandes.

A cette ressource principale, nous ajouterions le produit des travaux qu'exécuteraient, dans la colonie, les compagnons qui ont un métier ne nécessitant qu'un petit outillage; les tailleurs, les cordonniers, les tourneurs sur métaux ou sur bois, etc. Travaux qui se feraient pour le compte d'un patron, ou mieux, pour le compte de camarades vivant en dehors de la colonie et qui auraient besoin d'habillements, de chaussures, ou de tout autre objet dont la confection serait possible dans la communauté.

Voilà, à grands traits, notre idée générale et,

ainsi que je l'ai dit, les circonstances décideront; tout, d'ailleurs, est subordonné aux ressources probables.

Nous sommes résolus à n'entrer dans la pratique que si nous nous sentons appuyés par un nombre relativement considérable de camarades. Leur adhésion préalable déterminera notre action; et, si nos efforts réussissent, que notre colonie prospère, nous pensons que l'exemple donnera naissance à d'autres groupements semblables, soit au bord de la mer, soit dans les environs d'autres grandes villes où le mouvement communiste est en faveur.

J'ai encore à énoncer une ressource qui nous est offerte par un correspondant: la garde, l'entretien et l'éducation d'enfants confiés à nous par des familles, moyennant un prix relativement peu élevé.

Ressources encore, tous les envois en nature que les camarades nous feront parvenir, soit d'effets encore bons, de chaussures, d'ustensiles et autres objets inutilisables en ville pour quelques-uns et encore précieux dans la colonie. Enfin que sais-je! Nous ferons argent de ce que nous pourrions; nous chercherons à vivre, à augmenter le nombre des colons; nous répondrons à la propagande générale de notre mieux par le développement de la colonie et satisferons ainsi les militants qui auront répondu à notre appel.

Nous voyons peut-être trop loin et trop beau!...

Pour le moment nous en sommes simplement au recensement des partisans d'une colonie communiste en France; que les adhésions viennent nombreuses de tous les points et notre initiative ne faillira point!

La parole est à vous, camarades.

Continuez d'envoyer votre adhésion à Georges Butaud, 4, passage Boit on, Paris.

GEORGES BUTAUD.

Babillarde d'un Rouspéteur

Mon vieux Peinard,

J'arrive de V... à pattes, pour tenter d'avoir un emploi; j'aurais désiré entrer dans une cantine, pour être garçon de salle, mais je n'ai rien trouvé.

J'ai passé devant le collège, espèce de prison où on élève les fils de bourgeois, pour en faire des voleurs, kif-kif leurs papas.

L'idée m'est venue d'entrer dans cette sale baraque pour demander si on voudrait bien m'exploiter.

On ne m'a pas dit non!

Il y avait une place de garçon d'office, au salaire dérisoire de 20 francs par mois. Pour ce prix, je devais décrocher des processions de godillots et être le larbin de tous.

Quelle triste existence!... Mais, il faut bouffer, — et dans la vilaine société actuelle, on bouffe comme on peut.

L'économe, — que j'avais vu, — a eu l'aplomb de m'écrire qu'il n'achète pas un lièvre dans un sac et que mes bons certificats ne lui suffisent pas, j'ai à lui produire un casier judiciaire et un certificat de vie et de mœurs.

Je voudrais bien lui parler de bouche à bouche, à ce jésuite! Je lui demanderais s'il exige un casier judiciaire aux papas qui amènent leurs gosses au collège et où ils ont gagné leur galette?

J'ai travaillé chez plusieurs troquets et hôteliers, à Paris et ailleurs, et tous ont exigé de moi que j'exhibe de bons certificats.

Et, toujours, au bout d'une huitaine de jours, le patron m'a mis à la coule pour voler chaque client.

Chez les bistrotts, toujours, on m'a seriné de pencher vite la mesure quand je servais une chopine de vin, de façon que le client ait un centilitre de moins. Sur cent clients par jour, ça fait un litre de rousti, — qui reste au bistrot pour boire à la santé des clients.

Mais, comme ces fourbis n'ont jamais guère été de mon goût, les bistrotts me disaient que je ne deviendrais jamais riche, si je ne prenais pas l'habitude de toujours marquer à la fourchette.

Le patron prétend que, pour être bon commis, il faut savoir voler, — à son bénéfice!

Mais, si le commis soulève une bouteille en cachette, ah diantre! ce n'est plus la même antienne et le même type qui lui préconisait le vol, va chercher la police.

Et alors, gare au casier judiciaire!...

Après quoi, un nouveau patron, — comme le sale mufle d'économe de V..., — fait le faraud, vous demandant vos papelards en règle.

Vraiment, c'est nous prendre pour plus pochetées que nous ne sommes!

Les patrons aiment tous voler: l'épicier fait du faux-poids; le marchand de calicot fait mauvaise mesure; le boulanger noie sa patte; le laitier et le bistrot baptisent leur liquides...

Et ainsi de tous!

Quelle putainerie!... Quand donc en verra-t-on le bout?

UN ROUSPÉTEUR.

Tartufe n'est pas mort!

Air: *Cadet-Roussel.*

Aujourd'hui si vous observez
Ce qui se passe, vous verrez
Que toujours Tartufe à la ronde
Régit et gouverne le monde.

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

L'air très ouvert, fort avenant
Avec l'aspect d'un bon enfant,
Sans se patroner de l'église
Il vous la fait à la franchise.

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

Vite il se forme un comité
Pour le présenter député,
Car c'est l'idole populaire.
Le vrai champion du prolétaire!

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

Sachant au vent de l'opinion,
Aux cheveux saisir l'occasion,
Il encourage le gréviste;
Au besoin... pose en socialiste!

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

« Vous qui souffrez le froid! la faim!
« Tous vos malheurs vont prendre fin!
« Car j'en'ai qu'un seul but, mes frères,
« C'est de soulager vos misères!... »

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

« Voilà ma profession de foi
« Sans hésiter, votez pour moi!... »
Et le populo pris au piège
A la Chambre lui donne un siège!

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

Mais aussitôt qu'il est élu
Reprenant sa peau d'opportu,
Sans avoir cure des reproches
Il s'occupe à farcir ses poches!

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

Si vous voulez le démasquer,
Il vous répond sans se gêner:
« De la maison je suis le maître
« Je vous le ferai bien connaître!... »

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

« Si vous troublez mes digestions,
« Je vous enverrai sans façons,
« Tapageurs, pour vous faire taire,
« Des baïonnettes... au derrière! »

Ah! ah! l'on a grand tort
De croire que Tartufe est mort!

ENVOI

Allons, populo, grand jobard!
N'attends donc pas qu'il soit trop tard,
Arme-toi d'une bonne trique
Ecrase Tartufe et sa clique!

Et cette fois qu'on n'ait pas tort
De croire que Tartufe est mort!

F. YRALTS.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin

de mettre un frein à l'abaissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du *Boycottage* et du *Sabotage*.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage de cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0.25; par la poste,	0 fr. 35
100 — par colis postal,	2 fr. 50
500 —	11 fr. »
1000 —	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.

Comme il a déjà été annoncé dernièrement, la brochure sur le « Boycottage » et le « Sabotage »; étant donné son prix minime, elle ne sera expédiée que sur demandes, accompagnées du montant.



Sale grippe-sous!

Orléans. — Il plumer it un œuf, fendrait un cheveu en quatre et boufferait sa merde le sacré birbe de singe dont je jaspine :

C'est un confiseur! Et ses pros fabriquent des bonbons et toutes sortes de friandises qu'avec bougrement de délices les gosselines des bourgeois et leurs belles madames de mamans s'enfilent par le trou du cou.

Trop rarement les gosses du populo savourent ces sucreries!

Le patron en question occupe une vingtaine d'hommes et à peu près le double de femmes. Il n'est donc pas un gros capitalo, mais foutre, patience! Il a les pattes assez croches pour le devenir.

Il est ladre l'animal: aux hommes, il aboule 55 sous par jour et aux femmes 36 sous, — et chez lui on trime de 7 heures du matin à 9 heures du soir.

Mais foutre, ce salaire, — si maigre soit-il, — n'est pas aboulé recta; sous prétexte de se réserver une garantie pour le cas où on plaquerait brusquement son turbin, le grippe-sous retient dix sous par jour à chaque homme et six sous à chaque femme.

Hein, les bons bougres, comment trouvez-vous ce vilain merle qui « emprunte » du pognon à ses exploités, — à bon compte, car il ne leur paie pas d'intérêt.

C'est même tout juste s'il considère ce pognon comme simplement emprunté: dernièrement il refusait de restituer la retenue à un bon bougre; le prolo fit appeler le singe au prud'homme et réussit à se faire carmer.

Encore fallait-il qu'il eut les moyens d'aller au prud'homme et de piocher quelques jours.

Si son porte-braise eut été plus plat qu'une peau de bique rétamée, — comme c'est le cas des bourses de prolos, — il aurait pu se fouiller pour palper: obligé de toucher son dû illico, afin de ne pas crever de faim, le singe l'aurait payé à sa fantaisie, — et le tour était joué!

À moins pourtant que le turbineur, — continuant son métier de confiseur, — n'eût servi quelques marrons glacés au patron ou mis sa croupion en compte...

Réclame électorale

Reims. — Les bouffe-galette sociaux se sont

amenés dimanche dernier dans le patelin, histoire de faire une réunion.

Y avait pas épaïs de populo!

C'est d'abord Dubrouilh qui explique qu'il est patriote et socialiste en même temps, — pourvu qu'on vote, il en est!

Ensuite, Maria Vérone vient bouffer du curé à la sauce libre-penseuse, — et c'est bougrement race!

Le copain Massey réussit à jaspiner malgré le mauvais vouloir du bureau et il explique que la politique est une sacrée superie, qu'il n'y a rien à attendre des députés, — seraient-ils trente-six mille fois honnêtes et désintéressés! Puis, il conclut en disant que, seule, l'organisation corporative peut amener le coup de chambard final; mais, pour cela, il faut foutre au rancard tous les bouffe-galette et ceux qui veulent l'être et se servir de sa carte d'électeur en guise de papier torcheculatif.

A son tour, Chauvière tient le crachoir. Il est finaud, le bougre! Il fait la critique de la société actuelle et explique que, quoique élu, au jour de la Révolution, il ne flanchera pas.

Et foutre, la question n'est pas de savoir si Chauvière a du poil au ventre, mais bien d'être fixé sur la valeur des manigances parlementaires pour améliorer le sort du populo.

Or, c'est justement ce que Chauvière et ses copains ont oublié de prouver!

La loi et le maire, ça fait deux!

A Cousances aux Forges, un petit patelin de la Meuse, mossieu le maire se distingue par l'exploitation carabinée qu'il opère sur une cinquantaine de pauvres bougres, tant hommes que femmes.

Les prolos gagnent au maximum 3 francs par jour et au minimum 18 sous; quant aux pauvres bougresses, elles ne palpent pas lourd! Leur paye varie entre 10 et 30 sous.

Et foutre, pour de tels salaires, les malheureux triment dur: il leur faut bûcher pendant quatorze heures par jour.

En sa qualité de maire, le maudit singe devrait pourtant savoir qu'il y a une loi limitant la journée de travail à douze heures.

Bast, il s'en fout! L'animal sait bien que les lois ne sont pas faites pour les richards.

Ignorantins scélérats

Tarare possède une école d'ignorantins où les frocards ne se contentent pas d'abrutir les gosses mais les assomment.

Y a surtout un porc qui, pour prouver qu'il tient de famille, se fait surnommer le frère Antoine, et qui est un des salopiards les plus dégoûtants de l'engeance cléricalarde.

La semaine dernière cette brute a tarabusté un pauvre gosse, le petit D..., à grands coups de poing; tellement que le petit avait la frimousse en sang et le corps tout couvert de bleus.

Les parents de la victime ont été trouver les ignorantins, mais les pauvres couillons avaient oublié l'éventail à bourriques!

Le frère Antoine a demandé pardon; il a chialé dans les cotillons de la mère, et supplié qu'on étouffe cette sale histoire.

La mère s'est laissée attendrir, — au lieu de lui attendre le cuir à grands coups de trique.

Vous croyez que le porc a été corrigé? Ah ouat! Trois jours après la brate repiquait au truc: cette fois, c'est sur le petit G... qu'il cognait lui esquintant les doigts à coups de bâton.

Ce pauvre, dont personne ne s'occupe (il perche chez son grand-père et sa mère aveugle) est le souffre-douleur des ignorantins; le sentant sans défense ces monstres ne se gênent pas.

Car foutre, les bons bougres, il est inutile de vous dire que si le frère Antoine est le plus féroce de la bande, il n'est pas le seul, — ses copains sont loin d'être des anges!

Et ça durera ainsi, tant que le populo n'y mettra pas bon ordre.

Marlons du port!

Brest. — C'est à croire que toute la racaille de la haute qui domine le port, casquée de gibus ou coiffée de casquettes à galons d'or — et le ruban wilsonien à la boutonnière — a juré de faire clamber de misère tous les pauvres et misérables.

Les bûchers qu'on met aux pauvres pas des turbins que l'on ne peut pas faire, sans chipper des maladies qui vous fichent la crève, et, ce qui est plus raide encore, au lieu de permet-

tre un brin de po e à leurs esclaves, ils sont constamment à les asticoter pour qu'ils bûchent sans répit.

Et les chameaucrates sont d'autant plus rossards que, maintenant, ils ont les *exclus de l'armée* pour faire concurrence aux prolos du port.

Les *exclus*, les camaros le savent, ce sont des pauvres types qui, ayant eu des condamnations et ayant fait du clou, sont reconnus indignes d'être soldats. Il semble donc qu'on devrait leur foutre la paix. Pas du tout!

Sous prétexte que les pauvres bougres sont « indignes » de devenir chair à canon on les fourre à nouveau au bloc pendant trois ans. Et les malheureux subissent un régime mitigé de caserne et de maison centrale. Ils sont frusqués kif-kif des galériens et sont soumis à un turbin crevant: des garde-chiourmes les conduisent sur le port et leur font ab ttre — pour la peau — le boulot que, moyennant galette, s'appuyaient les prolos.

Et il ne faut pas que les *exclus* flanchent et lambinent, — sinon, gare la casse! Les sous-oufs sont là pour un coup.

Quelle dégoûtante chierie, nom de dieu! Faut-il que tous les mistouffiers, aussi bien les prolos que les *exclus*, en aient une couche pour se laisser ainsi dominer par la fripouille de la haute?

Tandis qu'il serait si simple de s'aligner pour vivoter en frangins, — sans militarisme, sans turbins crevants, — et de se la couler bougrement douce.

Trucs d'exploiteurs

Saint Bel, pays de mineurs, — chair à patrons!

La Compagnie de Saint-Gobain qui exploite les pauvres frangins de misère, ne se borne pas à leur ratisser le plus qu'elle peut, mais encore elle les empoisonne.

Les galeries de la mine sont bougrement mal aérées et le délégué mineur n'y voit que triquette, — il se tient plutôt du côté du manche!

Les charognards exploitent un culot du diable: quand, à la suite d'une explosion de mine, quelque prolo est aux trois-quarts asphyxié par la fumée, au lieu de le porter victime d'un accident, le vétérinaire de la Compagnie le déclare simplement malade.

Et le tour est joué! Grâce à ce fourbi, la Compagnie s'évite des responsabilités et des secours aux blessés et aux familles des morts!

Les accidents sont d'autant plus fréquents que, quand on fait partir une mine, les prolos ne doivent pas se garer trop loin, afin de ne pas perdre de temps, — car le temps, c'est de l'argent... pour la Compagnie!

Dernièrement, c'est arrivé comme je le dis: un prolo fut tiré de la mine à moitié asphyxié et il en mourut.

Le médecin le déclara mort d'une maladie de cœur, de sorte que sa veuve et la tiulée de gosses qui lui demandent à bouffer peuvent se fouiller.

Par hypocrisie générosité, quelques pièces de quarante sous ont été aboulées à la malheureuse par les exploiters, — et c'est tout!

Mais aussi, les gueules noires ruminent, et foutre, ils ne seront pas les derniers à se foutre en branle quand viendra le coup de chien.

Les rentes des turbineurs

Amiens. — Depuis 28 ans, un pauvre bougre de mouleur en cuivre massait dans un atelier, dont il était pour ainsi dire le pilier.

Son singe, qui n'était au début qu'un simple prolo, établi avec quatre sous d'économies, tira le diable par la queue; puis, à force d'exploiter ses semblables, sa pelote s'arrondissait, — si bien que, maintenant, il est au sac.

Dans les 28 ans qu'il a gratté pour son compte, le vieux bougre dont je jaspine lui a gagné plus d'un billet de mille. Y a pas à tortiller: il a poussé à la roue de sa fortune.

Eh bien, les copains, savez-vous comment — après un bail de 28 ans — le galeux a remercié son vieux hûcheur?

Oh, tout simplement en le remerciant, — en le foutant à la ruel!

L'autre jour, à la rentrée de deux heures, il lui a cherché des poux dans la tête: le prolo s'était mis à courser un gros rat qui batifolait dans l'atelier et, d'un coup de talon, l'avait escoffé.

Le patron a gueulé, comme une bourrique qu'il est, et a profité de ce motif pour saquer son vieux compagnon.

La vraie raison, les bons bougres la devinent: le vieux ne produisait pas assez!

Quelle vacherie, nom de dieu! Et comme le pognon avilit l'homme: ce singe, quand il en était à ses débuts, n'était peut-être pas un mauvais bougre, — son cœur s'est racorni, au fur et à mesure que la galette lui venait.

Et foutre, il en est de tous ainsi.

FLAMBEAUX & BOUQUINS

Le camarade Vincent, chez Blanc, liquoriste, bar du Vignoble, 14, rue Montbrion, a encore des chansons éditées par « *L'Agitateur* », dont voici le sommaire: *Heureux temps*, *Dieu n'est pas*, *les Enfants de la nature*, *les Abeilles*, *Parallèle*, *les Anti-patriotes*, *Iconoclaste* et *les Briseurs d'Images*.

Prix: l'exemplaire, 0,15; le cent, 7 francs.

Dans la « Bibliothèque Nationale », à cinq sous le petit volume, vient d'être réédité *Malthus et les Economistes* ou *Y aura-t-il toujours des pauvres?* œuvre de Pierre Leroux, un des socialistes de la première heure.

C'est même lui qui inventa le mot *socialisme*.

Certes, tout n'est pas excellent dans ces deux petits bouquins; ainsi, il y a une pâlotte bon-dieuserie tout à fait 1830, qui n'est plus de saison aujourd'hui. Malgré ça, y a de la moëlle et c'est pas chérot!

Y a deux volumes à cinq sous chaque.

OHÉ, LES BONS FIEUX!

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabotage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distinguo du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famé.

GRAVURES. — Liberté! — L'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du *Postillon* de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de *The Communist Nation*, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition: la noyade; le fouet et le bâillon; le grillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écrabouillage des parties sexuelles. — Germinal! — Gessler vit encore! dessin de Rœdel. — La misère en gibus et en redingue. — Le Paysan dessin de A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du *Cri de Paris*).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de *L'Almanach* recevront, pendant un mois, les *Temps Nouveaux*, le Père Peinard.

En outre, *L'Almanach* contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir franco: 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decreet, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PRIORRIS n'ont qu'à les réclamer à leur marchand. Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, est vendue deux ronds.

Abonnements à la série de douze chansons: pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 2 fr. 75.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES dans L'EST

Broussouloux et Julien Lavergne partent cette semaine dans l'Est à l'effet d'y faire des conférences contre le militarisme. Nous comptons sur le concours moral de nos amis de cette région pour leur faciliter la tâche qu'ils entreprennent.

Pour tous ceux qui savent combien l'idole « Patrie » est en honneur dans la région de l'Est, nul doute qu'ils comprendront l'utilité d'une pareille campagne.

Ecrire à Broussouloux, 41, rue Montcalm, Paris, jusqu'au 7 courant; passé cette date, poste restante, Reims (Marne), jusqu'au 10 décembre.

THEATRE LIBERTAIRE

Prochainement aura lieu à Saint-Denis une grande soirée dramatique et familiale au bénéfice du « Théâtre Libéraire ».

Les artistes et les amateurs des deux sexes qui voudraient prêter leur concours pour cette soirée sont priés d'en informer le camarade Ninos, 4, rue Baudet, Saint Denis.

Les demandes d'invitation devront être faites même adresse.

SÉRIE DE MATINÉES LIBERTAIRES

Maison du Peuple, 47, rue Ramey.

Dimanche, 5 décembre, à 2 h., deuxième grande conférence en matinée, au profit de la propagande, suivie de chants.

Ont promis leur concours : Xavier Privas, Paul Paillette, Yon Lug, le Père Lapurge, Buffalo, Geoffroy, Jeanne Delmet, Dumont, Mlle André, Mmes Testu, Eva, Mlle Junnita.

Causerie philosophique par le camarade E. Girault sur les *Voies Nouvelles*.

Appel. — Les organisateurs font appel à tous les poètes, chansonniers et compositeurs ainsi qu'à tous les camarades pour donner connaissance au public de leurs œuvres inédites. Ces dernières seront éditées aux frais des organisateurs.

Toutes les quêtes qui seront faites ne pourront l'être que pour le *Libéraire*, les *Temps Nouveaux*, le *Père Peinard*, ainsi que pour la Bibliothèque de Montmartre et l'École libéraire.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

amedi 4 décembre, à 8 h. 1/2, conférence par un camarade.

Sujet traité : Interprétation des théories de Proudhon.

Dimanche, chants, poésies.

Samedi 11, conférence par Ferrière.

Sujet : Science et Morale.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du *Père Peinard*; chez Lille, rue Durantin.

— Bibliothèque sociologique des libertaires du Douzième. — Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève.

Causerie sur l'Internationale, par Jean Allemano.

— Les Egaux du XVII^e sont priés de se rencontrer rue Demours, 68, au coin de la rue Renequin, le samedi 4 décembre, à 9 h.

Reconstitution du groupe.

— Groupe communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 8 h., 51, rue de l'Ouest.

— Les camarades sont priés de se réunir le lundi 6 décembre, avenue Parmentier, 164, chez le marchand de vins, pour la formation du groupe des X et XI^e et l'organisation d'une soirée familiale. Causerie par Prost.

— Conférence publique et contradictoire, samedi 4 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis.

Sujet : Le Sacré-Cœur dévoilé; le vœu national actuel; par le camarade Libertad.

Entrée : 0 fr. 15.

Une collecte sera faite au profit des « Temps Nouveaux » du « Libéraire » et du « Père Peinard ».

Herblay. — Les camarades se réuniront le dimanche 6 décembre, à 2 h. 1/2, salle Grosnier, 4, place des Etaux et ils invitent les camarades d'Argenteuil à leur réunion.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. Le samedi réunion, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Après avoir essayé de tous les moyens de propagande, différents camarades sont restés convaincus que la propagande par l'écrit était certes la plus efficace, aussi sont-ils décidés d'œuvrer en ce sens au moyen de brochures, journaux, manifestes.

Ils font appel dans ce but à toutes les initiatives. Nous prions les journaux libertaires des départements et de l'extérieur de vouloir bien nous faire le service.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libéraire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Les libertaires et les écurés de la réunion des politiciens de dimanche dernier sont invités à une réunion, samedi 4 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Gruchon d'Or, rue de Cernay.

Les Socialistes parlementaires sont invités à cette réunion, où les idées anarchistes seront discutées.

Limoges. Le camarade Barian, 3, b. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse libéraire, se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Le 5 décembre, extrême urgence.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis Dussoubs; Rapy, rond-point Garibaldi; kiosque de la poste et kiosque place Jourdan.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Troyes. — Montperrin, Rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libéraire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

Nîmes. — Les libertaires se réunissent le dimanche bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc du Gras, à 8 h. du soir.

Les dimanches, soirée familiale;

— Les Libertaires Nimois organisent, pour samedi 4 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, au café Dayre, rue de la Vierge, 22, une soirée de famille, avec le concours d'Agosta et Camille, artistes des principaux salons de Paris.

Poésies et chants libertaires.

Le « Père Peinard », l'« Almanach du Père Peinard » et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, bar et café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-du-Gras.

Arles. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

St-Etienne. — Les libertaires de la région organisent une grande soirée familiale au bénéfice de l'École libéraire le 5 décembre à 8 h. 1/2, salle Bouchet et Hyvert, anciennement Magand, rue Faure-Belon.

Causerie par le compagnon Dumas, sur l'École libéraire. Tombola, concert suivi de bal.

Entrée, 30 centimes.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de tous les camarades au Cent de Piquet, faub. du Cours.

Sujet : Lecture et contradiction de la Société collectiviste de Brissac.

Dimanche, au même local, à 5 heures du soir, causerie par plusieurs camarades.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredis et samedis soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Réunions de copains les jeudis, samedis et dimanches, à 9 h. du soir, bar Ginovesi, rue Loubon.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libéraire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

Le Pile. — Le groupe les « Libéraires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Tarare. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Le Chambon. — Les camarades de Firminy; le Chambon et Saint-Chambon sont avertis que Panel criera et portera les journaux libertaires à domicile.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Angers. — Tous les copains et copines d'Angers et des environs sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 4 décembre, à 8 h., salle Baron, place des Arts.

Organisation de la conférence Janvion, répétition générale du « Tréteau électoral » et distribution des lettres d'invitation pour la soirée du 13.

Petite Poste

V. Nîmes. — H. et L. M. Orléans. — E. Reims. — D. Arles. — C. Roubaix. — M. Troyes. — L. Jemeppe. — G. Bourgoin. — T. Tarzout. — P. Tours. — D. St Quentin. — M. Charleville. — L. Midway. — L. St Louis. — F. Amiens. — H. Vienna. — M. Grandcroix. — G. Carmaux. — R. Hyères. — P. St Etienne. — C. Fourchambault. — L. Epinal. — T. Aubin. — H. Nantes. — P. A. Trélazé. — N. D. Liège. — Reçu réglements, merci.

— Troizo accuse réception à L. D. de 10 fr. pour la caisse des trimardeurs; à Esp. de 3 fr.; à E. O. (qui vient de passer porion) de 5 fr. Merci.

— L. Amiens : Envoie les tuyaux, ils seront utilisés.

T. Brest : Les abonnements à l'œil de l'Almanach sont servis par séries; ton tour viendra.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : Un anarchiste de Trélazé, 0.50.

Pour les mécaniciens anglais en greve : Marius, 1 fr.

EN VENTE AUX BUREAUX DU « PÈRE PEINARD »

	Aux bureaux	Tras
Variations Guesdistes, Opinions anelennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0 25	0 35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasci de chonettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pellontier.	0 10	0 15
Guenles Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2 50	2 80
La Société Future, le volume.....	2 50	2 80
La Conquête du Pain, par Krapotkine, le v.	2 50	2 80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	2 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	2 80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8 60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 310, r. Lafayette, Paris



« Trinquez, mes salauds! Trinquera bien qui trinquera le dernier!... »